“ Et il s'enfuit.
 “ Il courait dans la chambre de son père.
 “ Au moment même où il entra, le comte de Chaverny, sortant enfin d'une longue syncope, d'une syncope qui avait eu toutes les apparences de la mort, rouvrit les yeux.
 “ — Merci, merci, mes amis ! dit-il d'une voix très faible en pressant les mains du duc de Ryon et du marquis de Cerninge.”
 “ Puis, cherchant des yeux autour de lui :
 “ — Laurent ! appela-t-il, la voix de plus en plus éteinte.
 “ — Maître ?
 “ — Mon fils !
 “ — Père, il est là ! répondit Adré en tombant à genoux.”
 “ Le comte venait de se pencher et d'entourer de ses bras le cou du jeune homme.
 “ Le duc et le marquis venaient de se retirer, après avoir jeté sur leur ami agonisant un dernier regard plein d'une profonde tristesse, un dernier regard où il semblaient lui faire leurs suprêmes adieux, et Laurent, perdu dans un coin, tout au fond de la chambre, très pâle, tout tremblant aussi d'émotion, se mordait les lèvres pour étouffer ses sanglots.
 “ Le comte de Chaverny voulut parler, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge.
 “ Le geste mal assuré, le geste déjà d'un mourant, il essaya de faire comprendre sa pensée à Adré. . . .
 “ Mais Adré ne comprenait pas.
 “ Debout au milieu de la chambre, il suivait le geste de son père.
 “ — Là ! là ! fit enfin le comte, dans un râle.
 “ — La table, monsieur Adré, dit Laurent, toujours immobile.”
 “ Le jeune homme s'approcha de la table.
 “ — Ouvrez le tiroir de droite, reprit le vieux soldat, en parlant comme dans la chambre d'un mort. Vous y trouverez la lettre qui vous est adressée. . . voilà ce que M. le comte veut dire. . . .”
 “ Adré venait d'ouvrir le tiroir et de prendre la lettre.
 “ L'enveloppe portait ces simples mots, écrits d'une main ferme et sûre :
 “ *Pour mes enfants.*”
 “ Et il allait l'ouvrir, quand il tressaillit.
 “ Son père venait encore de prononcer, de murmurer son nom :
 “ — Adré ! . . . Adré !”
 “ Et comme celui-ci n'avait fait qu'un bond jusqu'à lui. . . comme déjà il était retombé à ses pieds :
 “ — Je meurs ! dit le comte dans un souffle.
 “ — Père !
 “ — Je meurs ! . . . Ta sœur ! . . . Blanche ! . . .”
 “ Laurent allait s'élançer au dehors, mais il n'en eut pas le temps.
 “ La porte venait de s'ouvrir, et Blanche, qui était enfin revenue de son long évanouissement ; Blanche, que personne n'avait pu retenir, accourait éperdue et folle de désespoir.
 “ Comme une masse, elle tomba à genoux à côté de son frère et s'empara de la main déjà froide, déjà glacée du comte, qu'elle porta à ses lèvres, qu'elle inonda de ses larmes.
 “ De son regard déjà terne, de son regard qui commençait déjà à se voiler pour l'éternité, l'agonisant contemplait ses deux enfants.
 “ Et c'était là surtout, c'était là seulement ce qui lui faisait regretter la vie.
 “ Comme il les avait toujours profondément, tendrement aimés !
 “ Quelle joie il aurait eue de vivre encore quelques années auprès d'eux !
 “ Mais non ! tout était fini ; il sentait déjà la nuit se faire de plus en plus épaisse autour de lui ; il sentait déjà passer sur son front le froid de la mort !
 “ Et tandis que la chambre était pleine des sanglots d'Adré et de Blanche, des sanglots de Laurent, il leva ses deux mains qui tremblaient et les posa sur la tête de ces deux êtres si chers. . . .
 “ — Je vous confie l'un à l'autre, murmura-t-il la voix brisée aussi d'un sanglot. Aimez-vous bien, et gardez toujours le souvenir de votre père . . .
 “ Quoi qu'il arrive, toi, Adré, sois toujours digne du nom sans tache. . . du nom glorieux que tu portes. . . Adieu !
 “ — Père ! s'écrièrent les deux enfants.
 “ — Rapprochez-vous encore. . . Je ne vous vois plus. . . Que je vous donne encore un baiser ! . . . Adieu ! . . . Soyez bénis !”
 “ Le comte eut un brusque soubresaut, un cri sourd, puis retomba lourdement.
 “ Il était mort !
 “ Un quart d'heure après, tandis que Blanche continuait de pleurer et de prier, le front appuyé sur le rebord du lit, Adré lentement se relevait, tenant toujours dans sa main crispée la lettre qui contenait les derniers conseils, les suprêmes recommandations du comte de Chaverny, et qui, maintenant, était tout inondée de ses larmes.
 “ Déjà, au chevet du mort, un crucifix avait été dressé, des cierges funéraires allumés, et ce fut à la clarté des cierges que le jeune

homme lut, tout tremblant, tout frémissant, ces lignes qu'il a bien des fois relues depuis :

“ Mon cher Adré,
 “ Ma chère Blanche,
 “ Mes deux enfants bien-aimés.

“ Je suis resté longtemps, très longtemps, cette large feuille de papier étalée sur ma table, n'osant pas vous écrire ce que vous allez lire. . . .

“ Longtemps, très longtemps, je me suis promené de long en large dans ma chambre et, tout en songeant à vous, qui sans doute, dormez si tranquillement et si paisiblement à cette heure. . . tout en songeant à vous qu'un si grand danger menace peut-être, plus de dix fois je me suis approché de ma table avec la volonté de vous dire en quelques lignes, en quelques mots, ce qu'il m'est impossible de vous cacher ; mais, chaque fois, la plume s'est échappée de mes doigts ; mais, chaque fois, je me suis senti de plus en plus hésitant, de plus en plus lâche. . . .

“ Et cependant, mes bien-aimés, comment pourrais-je me taire quand cette nuit est peut-être la dernière que je passe auprès de vous. . . quand peut-être demain ce ne sera plus seulement sur la tombe de votre mère que vous irez vous agenouiller, le cœur brisé de douleur, mais encore sur la mienne, sur celle de votre père qui vous a toujours si profondément chéris, si profondément adorés. . . quand enfin, dans quelques heures peut-être, un nouveau malheur s'abattant sur notre maison peut vous laisser seuls dans la vie comme deux pauvres orphelins ?

“ Car dans quelques heures, j'irai me battre. . . car, dans quelques heures, j'irai risquer ma vie pour défendre mon honneur qui est aussi le vôtre. . . .

“ D'ailleurs, mes bien-aimés, ne m'en demandez pas davantage, car je dois me taire, car je ne dois rien vous dire de plus. . . .

“ Sachez seulement que je n'ai pas oublié les devoirs que j'ai envers vous. . . que je n'ai pas oublié que ma vie vous appartenait, et que si je vais me battre, ce n'est pas parce j'y suis poussé par un futile point d'honneur ou un mesquine question d'amour propre. . . .

“ Non ! non !
 “ Mais l'injure a été si grave que je ne puis y penser sans que la plus terrible, la plus immense colère fasse bouillonner tout mon sang dans mes veines ! . . . Mais l'outrage a été si sanglant que je serais le dernier des lâches, le dernier des misérables si je ne cherchais pas à en tirer la plus éclatante, la plus implacable vengeance ! . . .

“ Mais, hélas ! la chance est souvent aveugle, et ce n'est pas tous les jours celui qui a pour lui le bon droit qu'elle favorise. . . .

“ Aussi n'ai-je pas voulu me rendre à cette rencontre. . . n'ai-je pas voulu vous quitter sans vous laisser cette lettre qui, si l'on me rapporte mort demain, contiendra, avec mes derniers conseils, certains renseignements, certains éclaircissements que je dois vous donner sur l'état de mes affaires et de notre situation de fortune. . . Mes conseils, du reste, seront brefs, car je sais combien vous vous aimez. . . combien est profonde l'affection qui vous unit. . . et cette pensée-là, s'il devait m'arriver malheur, serait pour moi une grande consolation et un grand soulagement.

“ Si donc vous étiez orphelins demain, j'adjure mon fils Adré de ne point se laisser abattre par la douleur, de ne point se laisser accabler par le désespoir, mais de puiser, au contraire, plus de force plus d'énergie et plus de courage dans cette pensée qu'il a maintenant charge d'âme, c'est-à-dire qu'il est maintenant l'unique soutien, le seul protecteur de notre Blanche bien-aimée. . . .

“ Qu'il ne vive donc que pour elle, qu'il se consacre donc tout à elle, jusqu'aux jours où Blanche, ayant trouvé un époux aimant et dévoué, un époux digne d'elle et digne de nous, pourra se refaire une famille et un foyer. . . .

“ Et j'adjure aussi ma fille. . . ma Blanche adorée, d'être courageuse et forte.

“ Je la supplie, elle aussi, de ne pas s'abandonner au chagrin, de ne pas se laisser envahir par la douleur.

“ Qu'elle garde toujours mon souvenir dans un coin de son cœur. . . qu'elle mêle toujours dans ses prières le nom de son père au nom vénéré, au nom sacré de sa mère, mais qu'elle n'oublie pas qu'elle aussi doit vivre pour Adré comme Adré vivra pour elle. . . mais qu'elle n'oublie pas qu'elle aussi doit à son frère tout son dévouement et toute sa tendresse.

“ Aimez-vous bien. . . aimez-vous bien puisque vous serez seuls au monde, seuls dans la vie. . .

“ Car, hélas ! vous le savez, il ne nous reste plus de parents, plus de famille. . .

“ Un seul Chaverny existe peut-être encore, mais depuis tant d'années qu'on ne l'a plus revu, depuis tant d'années qu'il s'est exilé de France, il serait impossible de retrouver ses traces, impossible de savoir ce qu'il est devenu. . .

“ Maintenant, mes bien-aimés, il me reste à cette heure solennelle,